TRAVAUX DU CENTRE DE RECHERCHES SÉMIOLOGIQUES

Quelques réflexions sur l'explication

No 36 — Février 1980

Archives
UNIVERSITÉ DE NEUCHATEL
Centre de Recherches
sémiologiques
27.3.80

CdRS

UNIVERSITÉ DE NEUCHATEL
Centre de recherches sémiologiques
Avenue Clos-Brochet 30
2000 Neuchâtel (Suisse)

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'EXPLICATION

-- AVERTISSEMENT i-ii

-- UN POINT DE VUE SÉMIOLOGIQUE
par Jean-Blaise GRIZE 1-17

-- DISCOURS EXPLICATIFS
par Marie-Jeanne BOREL 19-41

-- ASPECTS DE LA THÉMATISATION DE ET DANS L'EXPLICATION
par Joëlle CHESNY 43-55

-- L'EXPLICATION COMME FAIT DE DISCOURS
par Marianne EBEL 57-82

-- LES ASPECTS COGNITIFS DU DISCOURS D'EXPLICATION
par Albert MORF,
avec la collaboration de Sylvie LECLERC 83-93

NO 36 - FÉVRIER 1980

AVERTISSEMENT

Les textes de ce cahier constituent la première manifestation d'une recherche consacrée à la sémiologie de l'explication(*). Dans la mesure où, comme le rappelle M.-J. Borel, il est possible d'admettre avec Peirce que la logique est une partie de la sémiologie (p. 31), le point de vue adopté relève de la logique naturelle à laquelle notre Centre se consacre depuis de nombreuses années. Après avoir étudié les opérations logico-discursives élémentaires, il convenait d'examiner certaines des organisations dans lesquelles elles sont engagées. C'est ainsi que nous avons analysé l'analogie, l'exemple et, avec G. Piérault-le-Bonniec à Paris, la contradiction.

Appliquer la même démarche à l'explication soulève toutefois de nouveaux problèmes. S'il est, en effet, relativement facile d'admettre qu'une analogie, un exemple ou une contradiction peuvent être traités comme des figures du discours et qu'un pareil traitement offre quelque intérêt, il n'en va nullement de même pour l'explication. De fait -et c'est l'un des intérêts de l'article de A. Morf que d'obliger à se poser la question- il faut se demander si la chose est possible et, le cas échéant, si elle est légitime. La sémiologie d'autre part s'est bien davantage intéressée aux effets polémiques ou persuasifs qu'aux effets explicatifs. Ainsi, faute d'avoir pu emprunter, nous avons dû déterminer nous-mêmes les aspects pertinents de notre problème. Ils sont exposés dans les pages qui suivent.

Par ailleurs, il existe bien des façons de considérer le rôle d'une équipe de travail dans la mise en route d'une recherche. Il est possible en particulier de s'attacher à dégager d'emblée une sorte de dénominateur commun entre tous les collaborateurs. Mais on peut aussi espérer que des approches plus personnelles conduiront à une vision plus large et plus riche de la problématique à étudier. C'est ce pari que nous avons fait et les articles que l'on peut lire, s'ils n'ont évidemment pas été tenus secrets, n'ont jamais cherché à se modeler les uns sur les autres. Il s'ensuit qu'on y trouve des redites, mais

---

(3) Recherche no 1.919.0.79, financée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

qu'ils ont chacun un ton personnel.

Je me suis contenté d'un point de vue logique assez étroit; M.-J. Borel a adopté une attitude beaucoup plus englobante; J. Chesny s'est centrée sur des considérations linguistiques; M. Ebel a porté une large part de scn attention à la dimension sociale des phénomènes; A. Morf, enfin, s'est placé dans une perspective que l'on peut dire cognitiviste.

Chaque étude peut se lire indépendamment de chaque autre, à quelques renvois près. C'est la raison pour laquelle, à part la première, elles sont présentées selon l'ordre alphabétique du nom de leur auteur.

Mars 1980 *Jean-Blaise GRIZE*

UN POINT DE VUE SÉMIOLOGIQUE SUR L'EXPLICATION

PAR

JEAN-BLAISE GRIZE

1. CONSIDERATIONS GENERALES

Lorsqu'on entreprend une recherche nouvelle, il arrive un moment où l'on éprouve le besoin d'expliciter quelques uns de ses présupposés. Pour soi-même d'abord, pour ceux ensuite auxquels seront communiqués les résultats de la recherche. La plupart du temps ces présupposés ne sont que des postulats très généraux et donc assez banals. Dans son Séminaire d'Epistémologie pratique en Sciences Humaines[1], J.-C. Gardin a souligné le fait que les disciplines qui traitent de l'homme ont tendance à consacrer, sinon toujours plus d'efforts, tout au moins plus de pages à discuter de méthode qu'à établir des résultats. Il y voit un des signes du caractère finalement non scientifique des "sciences humaines".

Une étude de l'explication n'échappe pas à la règle et cela tient à ce qu'elle peut être abordée à partir de points de vue très différents les uns des autres et fort mal coordonnés entre eux. Ainsi, et pour s'en tenir à quelques exemples actuels seulement, on peut envisager l'explication

- sous son aspect logique, tel G.H. von Wright[2]
- sous son aspect philosophique, tel Ch. Perelman[3]
- sous son aspect épistémologique, tel J.A. Fodor[4]
- sous son aspect psychologique, tel J. Piaget[5]

et j'en passe.

Je vais, quant à moi, me placer au point de vue sémiologique et partir donc de textes explicatifs.

1.1 L'attitude sémiologique

Un texte étant donné -et la question de savoir s'il est explicatif ou ne l'est pas viendra plus tard- il est toujours possible d'en faire des lectures très diverses. J'en distinguerai ici trois catégories.

1. On peut d'abord s'attacher à le comprendre au sens courant du terme. Selon qu'il s'agira alors de la recette de la soupe au pistou, de la Critique de la raison pure ou de La Jeune Parque, le sens apparaîtra avec plus ou moins d'évidence et les tests de compréhension seront différents. Montrer que l'on a compris la recette n'exige

que de la faire et d'en faire goûter le résultat à quelque femme de Provence. Dans les deux autres cas, les choses sont moins simples. Il faut commencer par produire soi-même un autre discours, sorte de paraphrase plus ou moins systématique de l'original, et présenter ce nouveau discours à un aréopage. Il est d'ailleurs tout à fait improbable que le lecteur-auteur sache jamais s'il a compris vraiment ce que Kant ou Valéry avaient "voulu" dire.

2. D'une toute autre façon, on peut s'intéresser à la seule forme du texte. On se munira alors d'un langage de description aussi rigoureux que possible -celui d'une grammaire- on recensera toutes les formes attestées, on les répartira en classes d'équivalence selon des critères explicites, après quoi on interprétera ou on n'interprétera même pas les résultats obtenus. C'est à quelque chose de ce genre que s'attache actuellement, parmi d'autres, J. Molino à propos des Maximes de La Rochefoucauld[6]. Jusqu'à l'interprétation non comprise, il s'agit d'une lecture très sûre, objective même, en ce sens que, à quelques approximations près, deux lecteurs différents parviendront aux mêmes résultats.

3. Il est enfin possible d'adopter une position intermédiaire, c'est-à-dire de tenter de se situer entre grammaire et sens. J'entends qu'il s'agit, non d'étudier la forme du texte pour elle-même, non plus de dégager son sens, mais de chercher par quelles opérations l'auteur du texte crée du sens.

J'appellerai sémiologique une telle lecture, tout en reconnaissant qu'elle vise moins à saisir le texte donné qu'à mettre en évidence quelques mécanismes très généraux de la constitution de sens et d'examiner leur organisation. Il s'ensuit que, d'un tel point de vue, un texte n'est jamais l'objet de la recherche. Il n'est, à proprement parler, qu'un pré-texte (Lacan?)à dégager des mécanismes de pensée, pour autant qu'elle se manifeste dans le discours.

Je pense cependant qu'il est légitime de parler de sémiologie, et ceci pour deux raisons. D'une part, il n'est pas question d'imaginer que la pensée préexisterait aux mots, que le texte ne ferait que coder une pensée toute faite. J'y reviendrai, mais je dirais déjà volontiers, avec J.-F. Bordron, que "Avant le texte, il n'y a par principe, pour la sémiotique, rien".[7] D'autre part, la démarche se veut beaucoup plus proche de celle qu'adopte J. Molino que de l'her-

méneutique. Simplement, au lieu d'adopter des descripteurs empruntés à la langue (GN, ADJ, INF, ...), nous les tirons d'une perspective logique, ce que commande d'ailleurs notre objectif.

C'est donc au niveau du texte ou plus exactement, comme je le montrerai, au niveau du discours que nous voulons saisir l'explication. Mais il est bien clair que ceci exige de disposer d'une métalangue et pose donc des problèmes de méthode.

1.2 Problèmes de méthode

Nous disposons certes, par nos travaux antérieurs, d'un certain nombre d'opérations: ancrages divers dans des préconstruits, détermination d'objets par des prédicats, prise en charge de ces déterminations, ect.[8] Ceci devrait nous permettre d'assurer une certaine systématique et une certaine rigueur à la recherche de règles spécifiques, tout au moins à certaines règles élémentaires du genre que je vais illustrer par un exemple.

Considérons le fragment de texte suivant, dont j'ignore d'ailleurs la source exacte.

> "Il est intéressant d'étudier le comportement animal qui, en général, explique le comportement humain, l'homme étant lui-même un animal 'supérieur'."

On en extrait facilement la règle:

Y EST ESPECE DE X Comportement(X) EXPLIQUE Comportement(Y).

Mais on voit tout de suite que le procédé assez sûr qui consiste à aveugler des constantes (ici "homme" et "animal") pour fabriquer une règle ne fait que déplacer l'arbitraire sur la copule. "EST ESPECE DE" est un terme de la métalangue, comme d'ailleurs "EXPLIQUE". Comme ce dernier est le terme à déterminer, c'est sur le premier qu'il faut s'interroger. De quel droit, pour mieux dire, selon quels critères explicites, l'ai-je associé à la forme textuelle "l'homme étant lui-même un animal 'supérieur'"? Pourrais-je l'associer également à d'autres formes: "puisque l'homme est une sorte particulière d'animal", "puisque l'homme n'est au fond qu'un animal", et pourquoi?

Nous avons bien quelques espoirs de tirer parti des systèmes de Lesniewski, mais nous ne pouvons éluder les problèmes de représentations, problèmes que pose J.-C. Gardin dans son livre Une archéologie théorique[9] avec une dure et exigeante clarté. Il s'ensuit que nous avons

pour le moins à maintenir présente l'obligation d'expliciter ce qui nous sert d'indices pour inférer ce que nous assertons.

1.3 Trois concepts de base

Comme tout un chacun, même s'il est humble et de petite extrace, nous avons des ancêtres auxquels nous devons quelques gènes. Je voudrais ici en reconnaître trois,

1. Saussure, pour avoir situé la sémiologie au sein de la vie sociale.
2. Benveniste, pour avoir donné prééminence à l'énonciation sur l'énoncé.
3. Jakobson, pour avoir centré la réflexion sur l'interlocution.

A chacun nous empruntons quelque chose, sinon tous la même.

1. Considérons l'énoncé, aussi banal et en apparence simplement descriptif, que "le temps est beau pour la saison". Sitôt que l'on y réfléchit, il devient impossible d'en déterminer la portée. C'est ainsi qu'il peut, par exemple

a) avoir portée de pure information: moi qui viens de l'écrire, je ne prends aucun engagement vis-à-vis de vous

b) avoir pour rôle de témoigner de mon savoir: je sais que, eu égard à la saison, le temps est beau et je vous le communique

c) avoir fonction de thèse: mon avis est tel et je suis prêt à l'argumenter.

Ni la syntaxe de l'énoncé, ni l'analyse sémantique de ses éléments ne permettent à celui qui le lit hors-contexte, de décider entre a), b) et c). Il est toutefois évident que, si l'énoncé a été réellement produit, il l'a été en quelques circonstances assez déterminées pour que s'impose plus ou moins fortement l'une des trois significations. On voit ainsi qu'il est illusoire d'aller de l'avant sans prendre en considération la dimension pragmatique. Il s'ensuit, comme le remarque pertinemment F. Jacques[10], qu'à la référence sémantique, la dimension pragmatique substitue l'action de faire référence. Nous sommes donc en présence d'un FAIRE: la production d'un texte est une activité socialisée.

2. Comme il est difficile d'utiliser le terme d'activité sans concevoir un sujet qui agit, on en vient naturellement à considérer l'énonciateur de l'énoncé. Mais ceci pose un problème de principe et en-

traîne plusieurs conséquences.

Et d'abord le problème. Est-il légitime de parler de sujet en dehors de toute psychologie, fut-elle philosophique? Pour diverses raisons dont quelques-unes sont bonnes, logiciens et sémiologues craignent fort de commettre le péché de psychologisme. Si du temps de Frege la tentation était encore grande, il semble bien qu'elle ait perdu aujourd'hui beaucoup de sa force. La logique a pris plus exactement conscience de sa nature et la psychologie s'est constituée comme science -au moins en droit. Il y a, dans l'énoncé "Je parle" quelque chose qui se rapproche bien davantage du cogito que de l'expérimentation du psychologue. Personne, jamais, n'a pu dire "Je parle" sans parler et ceci ne relève pas de la psychologie. Il semble ainsi tout à fait légitime de passer, comme le voulait Benveniste, de l'énoncé au sujet énonciateur, du texte au discours.

Il faut donc se mettre à même de saisir quelque chose de ce sujet et, en tous cas, de reconnaître ses traces dans le texte. C'est à cela que sert notre polyopération σ de prise en charge des déterminations.[8)]

Reste à examiner quelques-unes des conséquences de l'aspect institutionnalisé du discours.

3. Une institution ne relève jamais d'un acte solitaire, ce qui signifie ici qu'il n'y a de discours que dialogique, autrement dit que tout discours est activité d'interlocution.[11)] On pourrait dire aussi qu'un discours n'est jamais qu'une réponse à un autre discours. Si cela est exact -au tout au moins admis- il faut alors concevoir pour le moins ce que Perelman appellerait un orateur α et un auditeur β, ce dernier pouvant évidemment se transformer en auditoire.

Il faut prendre ici quelques précautions. L'attitude sémiologique -je l'ai dit- peut se concevoir en dehors de toute psychologie. Or l'orateur et l'auditeur, ces sujets que je viens de désigner par α et par β, sont des êtres aux aspects multiples. Il est trivial de rappeler qu'il a toujours fallu un individu réel et concret pour écrire un texte, donc pour tenir un discours. Ce parleur ou cet écrivain a pu être jeune ou vieux, en pleine forme ou fatigué. Il pouvait avoir atteint l'un quelconque des stades de développement que décrit J. Piaget. Peu nous importe. En deça ou au-delà comme on voudra, de tous ces aspects et de toutes leurs variations possibles, quelque chose demeure qui suffit aux besoins du sémiologue: il y a toujours un allocuteur et un

allocutaire. Je les désignerai respectivement par A et par B. Il s'agit-là de deux modèles, au sens technique du terme, le modèle de $\mathcal{A}$ et le modèle de $\mathcal{B}$. Et ce sont de ces modèles dont nous cherchons l'image qu'ils ont dans le texte, au même titre d'ailleurs que nous cherchons les images de ce dont traite le texte.

Dès lors, lorsque A adresse un discours à B, B joue pour lui un double rôle ou, plus exactement, A se représente B sous deux rôles. D'une part B est le destinataire du discours et A se doit de façonner son discours en fonction des représentations qu'il se fait de son destinataire. D'autre part, B est son opposant au sens que P. Lorenzen donne à ce terme[12)] et A se voit donc contraint d'argumenter en conséquence ce qu'il dit. B est donc présent dans le discours de A sur les deux plans discursif et logique. C'est ainsi que, en un certain sens, A ne fait que répondre à B et tout particulièrement aux objections que B peut faire ("est-ce bien vrai?") et aux questions qu'il peut poser ("pourquoi", "je ne comprends pas").

1.4 Ce que fait le discours

J'ai écrit à plus d'une reprise qu'un discours proposait une schématisation à l'auditeur. Ce n'est retenir là que le résultat de l'activité du locuteur. En fait, schématiser une situation, c'est toujours transformer quelque chose. La question est de savoir ce qui est transformé et en quoi. Il est clair que la réponse va dépendre du point de vue que l'on adoptera.

Lorsqu'un journaliste rapporte pour ses lecteurs un spectacle dont il est témoin, rien n'empêche de dire qu'il schématise des éléments perçus et vécus. De même, si un maître en sciences parle à ses élèves de la germination du blé, rien n'empêche de dire qu'il schématise à leur intention sa connaissance du phénomène. Cette manière de s'exprimer permet déjà de rappeler

1/ que toute schématisation est partielle: le journaliste ne saurait tout transcrire, le maître se gardera de faire état de tout son savoir
2/ que tout schématisation est ajustée à ceux auxquels elle est destinée.

Pour ma part, je ne regarderai pas les choses sous cet angle. Non que je souscrive nécessairement à quelque philosophie qui m'interdirait de penser que le perçu, le vécu ou le connu préexistent à mes discours. Peu m'importe ce genre de question. Simplement, j'ai fait choix

d'aborder les problèmes en sémiologue et en logicien, de sorte que je vais m'en tenir par méthode à considérer que le discours transforme une schématisation en une autre schématisation. Ce sera ainsi au niveau des signes que je chercherai à saisir les phénomènes qui m'intéressent.

Aussi longtemps qu'une schématisation n'est définie que comme le résultat d'une activité, elle demeure insaisissable. Mais nos recherches antérieures nous ont permis d'aller un peu plus loin et de montrer qu'une schématisation pouvait se concevoir comme la présentation d'un système d'objets.

Pour éviter, autant que faire se peut, des malentendus susceptibles de conduire à de faux problèmes, je préciserai trois choses. D'abord que ces objets sont ceux-là mêmes que propose le discours et qu'il n'importe pas, en conséquence, de savoir s'ils existent quelque part ailleurs, ni comment. Ensuite que, techniquement, nous les appréhendons sous la forme de classes-objets, engendrées par des opérations dont nous avons postulé l'existence. Enfin qu'ils font entre eux système, c'est-à-dire qu'ils sont saisis dans tout un tissu de relations.

Il est ainsi possible de faire un pas de plus et de dire que le discours a essentiellement pour effet de transformer des objets ou, pour parler un autre langage, de constituer un sens à partir d'autres sens.

Pour en arriver maintenant à l'explication, on pourrait accepter qu' expliquer un phénomène à quelqu'un, c'est évidemment mettre à sa disposition une information nouvelle. Une telle "évidence" conduirait à imaginer que A va coder pour B une certaine information qu'il possède afin que B la décode et désormais en dispose. Il se peut qu'une telle façon de voir les choses ait un pouvoir heuristique selon ce qu'on se propose de faire. Mais elle est totalement incompatible avec la position que j'ai tenté de prendre dans ce qui précède. Je considérerai donc plutôt que l'information se construit par l'activité discursive au travers du dialogue que suppose une telle activité. Donc, pour parler comme F. Jacques, je dirai: "Il n'y a pas une information à communiquer par le langage, il y a une information que le langage constitue en la rendant commune."[13]

2. LE PROBLEME DE L'EXPLICATION

La démarche nécessaire à une étude sémiologique de l'explication est claire. On commencera par recueillir une collection de textes explicatifs, on les analysera et l'on formulera ensuite les régularités observées.

On peut évidemment considérer qu'il s'agit-là d'une recherche bien modeste dont les résultats ne peuvent apporter que très peu d'informations nouvelles sur les mécanismes de la logique naturelle. C'est peut-être exact, encore qu'il soit difficile d'apprécier la portée d'un fait avant même qu'il soit établi. On trouverait sans peine dans l'histoire des sciences de nombreuses observations d'apparence banale et qui se sont révélées plus tard riches de conséquences. Je crois donc que le problème n'est pas là, mais qu'il se situe dans la possibilité même de la démarche. Deux questions se posent en effet d'emblée: comment reconnaître un discours explicatif et, ceci fait, comment l'analyser?

2.1 Les discours explicatifs

Il existe en principe deux moyens propres à décider de la nature d'un discours, deux moyens qui permettraient donc de savoir si tel discours donné est explicatif, argumentatif, narratif ou autre chose. Le premier consisterait à interroger son auteur pour en connaître les intentions et le second à disposer d'une liste de traits discursifs spécifiques et à voir s'ils sont présents dans le texte considéré. Mais le recours direct à l'auteur, même quand il est possible, relève de méthodes qui n'ont rien à voir avec la sémiologie et le repérage de traits caractéristiques se heurte facilement à un cercle vicieux: ce que je souhaite connaître, c'est tout justement ce qui fait qu'un discours est explicatif. Dans la mesure toutefois où l'on prend au sérieux le double aspect pragmatique et dialogique du discours, la situation ne paraît pas sans issue. Je vais partir, pour le montrer, d'un cas privilégié où l'auteur met, si je puis dire, cartes sur table.

Considérons le passage suivant de la Lettre CLXXIX à une Princesse d'Allemagne de L. Euler.

> "je me propose d'expliquer ici la manière la plus naturelle de rendre le fer magnétique, quoique la force qu'il en acquiert soit très-petite, cela nous servira à comprendre ce phénomène remarquable &

assez universel. On a observé que les pincettes de cheminée & autres meubles de fer qu'on tient ordinairement dans une situation verticale, ainsi que les barres de fer qu'on met sur les clochers, acquièrent avec le tems une force magnétique assez sensible; aussi s'est-on apperçu qu'une barre de fer battue dans une situation verticale, ou rougie au feu, étant trempée dans l'eau froide dans la même situation, devient un peu magnétique, sans l'approche d'aucun aimant.

Pour avoir la raison de ce phénomène V.A. n'a qu'à se souvenir que la terre est elle-même un aimant, & conséquemment entourée d'un tourbillon magnétique, dont la déclinaison & l'inclinaison de l'aiguille aimantée montre partout la véritable direction; si donc une barre de fer se trouve long-tems dans cette situation, nous n'avons pas lieu d'être surpris qu'elle devienne magnétique. Nous avons vu aussi, que l'inclinaison de l'aiguille aimantée est à Berlin de 72 dégrés & comme dans presque toute l'Europe, elle est à-peu-près la même, cette inclinaison ne diffère que de 18° de la situation verticale; ainsi la situation verticale ne diffère pas beaucoup de la direction du tourbillon magnétique: une barre de fer qu'on a tenu long-tems dans cette situation, sera enfin pénètrée par le tourbillon magnétique, & doit acquérir par conséquent une force magnétique," (14)

Euler explique -et il le dit- comment il se fait que, dans des circonstances qu'il évoque, des barres de fer s'aimantent "sans l'approche d'aucun aimant". Il est ainsi légitime de considérer que le texte cité est une explication.

On constate alors qu'il comporte deux parties, reliées par la question, ici tacite, POURQUOI. On peut dire aussi que la schématisation $\underline{S}$ que propose le discours de $\underline{A}$ est de la forme:

$$\underline{S} = \underline{S_1} - [\text{POURQUOI}] - \underline{S_2}$$

Il paraît ainsi possible de considérer que POURQUOI est un opérateur qui, appliqué à $\underline{S_1}$, engendre $\underline{S}$.

$$\text{POURQUOI} : \underline{S_1} \longrightarrow \underline{S} .$$

On a donc affaire à une transformation d'une schématisation en une autre. Bien entendu, toute transformation de schématisation n'est pas de nature explicative et le problème est de pouvoir reconnaître celles qui le sont. Euler dit bien que son discours nous servira à "comprendre" le phénomène dont il s'agit. Mais, comme je l'ai exposé plus haut, le point de vue sémiologique ne saurait s'appuyer sans plus sur les intentions du locuteur, quitte à les utiliser comme confirmation lorsqu'elles sont explicitement marquées. Je me limiterai donc à constater un trait formel et c'est que la transformation en jeu n'efface rien de la schématisation $\underline{S_1}$. Il s'agit-là, me semble-t-il d'un caractère nécessaire. Il est en tous

cas de nature à distinguer une transformation explicative d'une transformation polémique. Le fait qu'une explication reprend intégralement la situation de départ se marque bien dans les cas élémentaires de la forme:

- Pourquoi P ?
- Parce que Q

sans même que la réponse ne reformule la question. D'ailleurs, si l'on y regarde de près même lorsque l'explication porte sur de pures apparences -comme dans l'expérience du bâton brisé- elle ne nie pas les apparences.

Bien que tout ceci soit encore très pauvre et donc vraisemblablement insuffisant, je postulerai comme outil de départ ce qui suit.

Postulat Un discours est explicatif si

(1) La schématisation S qu'il propose est décomposable en deux schématisations S_1 et S_2.

(2) Il existe un opérateur POURQUOI tel que POURQUOI: $S_1 \rightarrow S$.

(3) La transformation marquée par la flèche n'efface rien de la schématisation S_1.

L'exemple suivant, dans lequel ne figurent ni le mot "expliquer", ni aucun de ses dérivés, ni aucun équivalent acceptable, répond bien aux conditions du postulat.

"Why does an iceberg float?

If we were to judge by almost every other case we know, we should say that an iceberg must certainly sink. The rule is that when anything is cooled it gets denser -that is to say, heavier in proportion to its size. In other words, it contracts. If this were true of water, ice would have to sink, and our earth would not be the world we know.

Water certainly contracts as we cool it down to four degrees centigrade above the freezing-point. But from this point downwards water expands instead of contracting, so that ice is slightly lighter than the water around it. The difference is not very great - it is just enough to allow an iceberg to float with about seven-eighths itself below the surface of the water and one-eighth below the surface." (15).

Si j'ai choisi ce texte, c'est bien sur parce qu'il était exactement de la forme que posé la clause (2) du postulat, mais surtout parce qu'il n'est pas en français. Il m'importe, en effet, de chercher à atteindre des lois de la pensée et non de la langue. La chose est d'autant plus importante que j'aurai besoin plus loin de m'appuyer

complètement sur des marques linguistiques.

Reste maintenant à s'interroger sur la légitimité de l'introduction du POURQUOI, lorsque "pourquoi", "why" ou tout autre mot équivalent dans la langue du texte ne figure pas. Il s'agit-là d'un problème théorique certes, mais aussi d'un problème pratique. Nombreuses sont, en effet, les séquences discursives dont la lecture intuitive nous laisse entendre qu'elles expliquent quelque chose, mais qui ne contiennent ni "expliquer", ni "pourquoi".

C'est ici, je pense, qu'il faut avoir recours à la situation dans laquelle le discours a été produit. J'avoue d'ailleurs en être encore davantage à une déclaration d'intention qu'à des procédures effectives. La difficulté majeure consiste à mettre en évidence les paramètres pertinents d'une situation donnée. Il semble cependant que M.A.K. Halliday ait élaboré un cadre qui pourrait être exploité. Il a, en effet, introduit trois concepts de base: field, tenor, mode[16]. Le field se rapporte au type d'action sociale, le tenor au rôle des interlocuteurs et le mode à l'organisation symbolique. Bien que tout ceci ne me soit pas encore très clair, je pense qu'il doit être possible de mettre en relation mode et field de telle sorte que celui-ci autorise à expliciter certains éléments de celui-là.

Bien sûr, dès que l'on prend en compte les actions, au mieux les interactions sociales, on n'échappe pas à la question de savoir quelle est la fonction de l'explication. Je sais des gens qui refusent à parler de fonction sous prétexte, ou parce que, le terme est à mille facettes. Le problème ne se pose pas moins. Expliquer, au sens où je tente de saisir le phénomène, c'est tenir un discours d'une certaine forme. On peut certes expliquer pour le plaisir de parler d'une certaine manière. Mais le plus souvent on explique pour des fins d'intervention. Peut-être n'est-il pas exclu alors d'appliquer à l'explication les composantes illocutoire et perlocutoire des actes de paroles en général. Un discours explicatif peut parfaitement être une réponse à une question POURQUOI et, en même temps, servir à instruire, à contrer B, à le valoriser, à l'embarrasser. Il va alors de soi que ces mêmes fonctions peuvent, en d'autres circonstances, être remplies par des discours non explicatifs.

2.2 Problèmes d'analyse

Caractériser une explication comme la transformation d'une schématisation, ou mieux encore comme son extension, ne permet pas encore

de procéder à une analyse concrète. La notion de schématisation, en effet, est définie d'une façon trop globale pour permettre d'opérer réellement. Il faut donc se demander quels en sont les principaux éléments qui sont modifiés. En accord avec ce que nous ont appris nos recherches antérieures et avec l'observation directe, il est possible de répondre que ce sont les objets du discours. D'une part, en effet, nous avons été conduits à reconnaître que la logique de la schématisation n'était pas autre chose que celle de l'objet. D'autre part, il est bien vrai que l'explication de la magnétisation des pincettes et autres meubles de fer tenus verticalement consiste à les enrichir de la relation qu'ils soutiennent avec le champ magnétique terrestre, que la flotaison des icebergs, tout constitués d'eau, revient à enrichir leur matière d'une propriété nouvelle.

Nous sommes ainsi conduits à étudier une certaine application des opérations les plus générales du discours: celles qui servent à engendrer ses objets. Celles-ci sont fondamentalement de deux espèces. Il y a d'abord celles qui servent directement à constituer des classes-objets -opérations d'ancrage, d'enrichissement par ingrédients et conglomérats et de spécification- et les opérations de détermination[17].

Un texte, dont je n'ai aucune raison de penser qu'il est en lui-même de nature explicative, me servira à illustrer l'interdépendance des deux mécanismes

> "La recette de la nature qui rend toute viande plus tendre et plus juteuse.
>
> Cette recette de fine bouche était déjà connue des peuples primitifs d'Afrique et d'Amérique du Sud.
>
> Ils avaient de la chance. Car la recette poussait devant leur porte: le papayes, dont ils utilisaient le fruit vert et les feuilles pour affiner les viandes. Entre-temps, nous connaissons la papaye aussi sous nos latitudes. En tant qu'enrichissement exotique de la salade de fruits.
>
> Seulement, à l'époque, les femmes prenaient le fruit vert pour en frotter la viande du gibier tué. De cette manière, elles avaient toujours de la viande tendre et juteuse." (18)

Les seules opérations d'objets permettent déjà de construire la classe

R = {La recette de la nature qui rend toute viande plus tendre et plus juteuse, cette recette de fine bouche, la recette, le papayes, le fruit vert}.

Mais les déterminations de R, à travers les énoncés, vont beaucoup plus loin. On peut sommairement distinguer trois étapes à partir de

0. "La recette de la nature qui rend toute viande plus tendre et plus juteuse".
1. L'aspect naturel est précisé par "la recette poussait devant leur porte: le papayes".
2. La notion de recette, dont le Petit Robert dit qu'il s'agit d'un "procédé particulier pour réussir une opération domestique", est précisée par "ils utilisaient le fruit vert et les feuilles pour affiner la viande" et plus précisément par "les femmes prenaient le fruit vert pour en frotter la viande du gibier tué".
3. L'effet (rendre), c'est-à-dire le résultat du procédé particulier est décrit par "elles [les femmes-agents] avaient toujours de la viande tendre et juteuse."

Rien dans tout ceci n'est toutefois de nature à proprement parler explicative. Pour faire un pas de plus, je remarquerai que le système POURQUOI + Transformation est de nature récurrente. En disant cela je ne pense pas tellement, encore que la chose soit significative, au jeune enfant qui ne cesse de dire "pourquoi" aux explications qu'il reçoit, qu'à un phénomène directement lié au discours adulte. Ainsi, dans la lettre d'Euler à Son Altesse, il est possible de distinguer les questions suivantes:

- Pourquoi la terre est entourée d'un tourbillon magnétique
- Pourquoi la position verticale est privilégiée.

La répétition des "pourquoi" finit cependant par s'arrêter et c'est au moment où l'on parvient à la proposition. Ainsi, je ne puis décomposer par un POURQUOI supplémentaire l'assertion

"Il ne viendra pas aujourd'hui, car il est malade"

La forme

Il ne viendra pas aujourd'hui - Pourquoi - il est malade

joue le rôle d'une formule atomique en logique. Je l'appellerai une <u>microexplication</u>.

C'est par l'étude des microexplications que je me propose de commencer ma recherche. Elles se présentent sous deux aspects dont l'un est un avantage immédiat et dont l'autre ouvre des perspectives intéressantes. D'une part, en effet, elles évitent de s'interroger sur la nature globale du texte dans lequel elles figurent. Une microexplication dans un roman et dans un traité de physique obéit aux mêmes lois, ce qui est satisfaisant d'un point de vue logique. D'autre part, elles prennent